

DISCOURS
SUR L'ORIGINE,
ET LES
FONDEMENTS DE L'INÉGALITÉ
PARMI LES HOMMES.

C'EST de l'homme que j'ai à parler, et la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes, car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les sages qui m'y invitent, et je ne serai pas mécontent de moi même si je me rends digne de mon sujet et de mes juges (a).

Je conçois dans l'Espece humaine deux sortes d'inégalité; l'une que j'appelle naturelle ou Phisique, parce qu'elle est établie par la Nature, et qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du Corps, et des qualités de l'Esprit, ou de l'Ame; L'autre qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, et qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des Hommes. Celle-ci consiste dans les differents Privileges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus Puissans qu'eux, ou mêmes de s'en faire obéir¹.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité Naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot: On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités²; car ce seroit demander, en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux, que ceux qui obéissent, et si la force du Corps ou de l'Esprit, la sagesse ou la vertu,

se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la Puissance, ou de la Richesse : Question bonne peut être à agiter entre des Esclaves entendus de leurs maîtres, mais qui ne convient pas à des Hommes raisonnables et libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit il donc précisément dans ce Discours ? De marquer dans le progrès des choses, le moment où le Droit succédant à la Violence, la Nature fut soumise à la Loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible, et le Peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.

Les Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de Nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns¹ n'ont point balancé à supposer à l'Homme dans cet état, la notion du Juste et de l'Injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile; D'autres² ont parlé du Droit Naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir; D'autres³ donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le Gouvernement, sans songer au tems qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité, et de gouvernement pût exister parmi les Hommes; Enfin tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de desirs, et d'orgueil, ont transporté à l'état de Nature, des idées qu'ils avoient prises dans la société; Ils parloient de l'Homme Sauvage et ils peignoient l'homme Civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'Etat de Nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des Livres Sacrés, que le premier Homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumieres et des Preceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, et qu'en ajoutant aux Ecrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe Chrétien, il faut nier que, même avant le Deluge, les Hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de Nature⁴, à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque Evenement extraordinaire : Paradoxe fort embarrassant à défendre, et tout à fait impossible à prouver.

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre

les Recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques et conditionnels; plus propres à éclaircir la Nature des choses qu'à (a) montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde¹. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les Hommes de l'état de Nature (b), ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent²; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des Etres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le Genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même³. Voilà ce qu'on me demande, et ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général⁴, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations, ou plutôt, oubliant les tems et les Lieux, pour ne songer qu'aux Hommes à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athenes, repétant les Leçons de mes Maîtres, ayant les Platons et les Xenocrates⁵ pour Juges, et le Genre-humain pour Auditeur.

O Homme, de quelque Contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les Livres de tes semblables qui sont menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle, sera vrai : Il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les tems dont je vais parler sont bien éloignés : Combien tu as changé de ce que tu étois ! C'est pour ainsi dire la vie de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation et tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter; Tu chercheras l'âge auquel tu desirerois que ton Espèce se fût arrêtée⁶. Mécontent de ton état présent, par des raisons qui annoncent à ta Postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore, peut-être voudrois tu pouvoir rétrograder; Et ce sentiment doit faire l'Eloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, et l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi.

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il soit, pour bien juger de l'état naturel de l'Homme, de le considerer dès son origine, et de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier Embryon de l'espèce; je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs : Je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le Système animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il est; Je n'examinerai pas, si, comme le pense Aristote, ses ongles alongés ne furent point d'abord des griffes crochües, s'il n'étoit point velu comme un ours, et si marchant à quatre pieds, (III.*) ses regards dirigés vers la Terre, et bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractère, et les limites de ses idées¹. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues, et presque imaginaires : L'Anatomie comparée² a fait encore trop peu de progrès, les observations des Naturalistes sont encore trop incertaines, pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la baze d'un raisonnement solide; ainsi, sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point, et sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages, et qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens, je le supposerai conformé de tous temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres, portant ses regards sur toute la Nature, et mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel³.

En dépouillant cet Etre, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir, et de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquerir que par de longs progrès; En le considerant, en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la Nature, je vois un animal

moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous : Je le vois se rassasiant sous un chesne, se désaltérant au premier Ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits¹.

La Terre abandonnée à sa fertilité naturelle (IV. *), et couverte de forêts immenses que la Coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des Magazins et des retraites aux animaux de toute espèce. Les Hommes dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, et s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des Bêtes, avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne², se les approprie tous, se nourrit également de la plupart des alimens divers (V. *) que les autres animaux se partagent, et trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés des l'enfance aux intempéries de l'air, et à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, et forcés de défendre nuds et sans armes leur vie et leur Proye contre les autres Bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les Hommes se forment un temperament robuste et presque inaltérable; Les Enfans, apportant au monde l'excellente constitution de leurs Peres, et la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la Loi de Sparte avec les Enfans des Citoyens; Elle rend forts, et robustes ceux qui sont bien constitués et fait périr tous les autres³; différente en cela de nos sociétés, où l'état, en rendant les Enfans onéreux aux Péres, les tue indistinctement avant leur naissance (a)⁴.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'employe à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables, et c'est notre industrie qui nous ôte la force et l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légèrement sur un arbre? S'il avoit eu un Cheval, seroit-il si vite à la Course? Laissez à l'homme civilisé

le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui¹, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme Sauvage; mais si vous voulés voir un combat plus inegal encore, mettez-les nuds et desarmés vis-à-vis l'un de l'autre, et vous reconnoîtrés bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout evenement, et de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi (VI. *).

Hobbes² prétend que l'homme est naturellement intrépide, et ne cherche qu'à attaquer, et combattre. Un Philosophe illustre³ pense au contraire, et Cumberland⁴ et Puffendorff⁵ l'assurent aussi, que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de Nature, et qu'il est toujours tremblant, et prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas, et je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux Spectacles, qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien et le mal Physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances rares dans l'état de Nature, où toutes choses marchent d'une maniere si uniforme, et où la face de la Terre n'est point sujette à ces changemens brusques et continuels, qu'y causent les passions, et l'inconstance des Peuples réunis. Mais l'homme Sauvage vivant dispersé parmi les animaux⁶, et se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, il en fait bientôt la comparaison, et sentant qu'il les surpasse plus en adresse, qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne les plus craindre⁷. Mettez un ours ou un loup aux prises avec un Sauvage robuste, agile, courageux comme ils sont tous, armé de pierres, et d'un bon bâton, et vous verrez que le peril sera tout au moins réciproque, et qu'après plusieurs expériences pareilles, les Bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis à vis d'eux dans le cas des autres espèces plus foibles, qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, et trouvant sur les arbres un refuge presque assuré; il a par tout le prendre et le laisser dans la rencontre, et le choix de la

fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies¹ qui semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la Nature à servir de pâture à l'autre*.

D'autres ennemis plus redoutables, et dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse et les maladies de toute espèce; Tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, et dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en Société. J'observe même, au sujet de l'Enfance, que la Mere portant partout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller et venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, et de l'autre pour allaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle²; mais ce danger est commun à cent autres espèces, dont les petits ne sont de longtems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; et si l'Enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore à peu près égal en ce point, (VII. *) quoiqu'il y ait sur la durée du premier âge, et sur le nombre des petits, (VIII. *) d'autres regles, qui ne sont pas de mon Sujet. Chez les Vieillards, qui agissent et transpirent peu, le besoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir; Et comme la vie Sauvage éloigne d'eux la goutte et les rhumatismes, et que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'apperçoive qu'ils cessent d'être, et presque sans s'en appercevoir eux mêmes³.

* Voilà sans doute les raisons pourquoi les Negres et les Sauvages se mettent si peu en peine des bêtes féroces qu'ils peuvent rencontrer dans les bois. Les Caraïbes de Venezuela vivent entr'autres, à cet égard, dans la plus profonde sécurité et sans le moindre inconvénient. Quoiqu'ils soient presque nus, dit François Corréal, ils ne laissent pas de s'exposer hardiment dans les bois, armés seulement de la fleche et de l'arc; mais on n'a jamais ouï dire qu'aucun d'eux ait été dévoré des bêtes. (Ed. 1782). (a)

A l'égard des maladies, je ne repeterai point les vaines et fausses déclamations que font contre la Medecine la plupart des gens en santé; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide de laquelle on puisse conclure que dans les Pays, où cet art est le plus negligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin¹; Et comment cela pourroit il être, si nous nous donnons plus de maux que la Medecine ne peut nous fournir de Remedes ! L'extrême inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oisiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter et de satisfaire nos appetits et notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffants et les accablent d'indigestions, la mauvaise nourriture des Pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, et dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion, les veilles, les excès de toute espece, les transports immodérés de toutes les Passions, les fatigues, et l'épuisement d'Esprit, les chagrins, et les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, et dont les ames sont perpetuellement rongées²; Voilà les funestes garands que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, et que nous les aurions presque tous évités, en conservant la manière de vivre simple, uniforme, et solitaire qui nous étoit prescrite par la Nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer, que l'état de réflexion est un état contre Nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé³. Quand on songe à la bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes, quand on sait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures et la vieillesse, on est très porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des Sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains Remedes employés ou approuvés par Podalyre et Macaon⁴ au siège de Troye, que diverses maladies que ces remedes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes*.

* Et Celse rapporte que la diète, aujourd'hui si nécessaire, ne fut inventée que par Hipocrate. (Ed. 1782.)

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de Nature n'a donc guères besoin de remèdes, moins encore de Médecins; l'espèce humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres, et il est aisé de savoir des Chasseurs si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent-ils¹ qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées, qui ont eu des os et même des membres rompus et repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre régime que leur vie ordinaire, et qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de Drogues, ni extenués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la médecine bien administrée, il est toujours certain que si le Sauvage malade abandonné à lui-même n'a rien à espérer que de la Nature; en revanche il n'a rien à craindre que de son mal, ce qui rend souvent sa situation préférable à la notre.

Gardons nous donc de confondre l'homme Sauvage avec les hommes, que nous avons sous les yeux. La Nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le Cheval, le Chat, le Taureau, l'Ane même ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, et de courage dans les forêts que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant Domestiques, et l'on diroit que tous nos soins à bien traiter, et nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abatardir. Il en est ainsi de l'homme même: En devenant sociable et Esclave, il devient foible, craintif, rampant, et sa manière de vivre molle et efféminée acheve d'énerver à la fois sa force et son courage². Ajoutons qu'entre les conditions Sauvage et Domestique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête; car l'animal, et l'homme ayant été traités également par la Nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, et la pri-

vation de toutes ces inutilités, que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les Païs chauds, et ils savent bientôt, dans les Païs froids, s'approprier celles des Bêtes qu'ils ont vaincues; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense et à leurs besoins; Leurs Enfans marchent peut-être tard et avec peine, mais les Meres les portent avec facilité; avantage qui manque aux autres espèces, où la mere étant poursuivie, se voit contrainte d'abandonner ses petits, ou de regler son pas sur le leur*. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers et fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite¹, et qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un Logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puis qu'il s'en étoit passé jusqu'alors, et qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pû supporter homme fait, un genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

Seul, oisif, et toujours voisin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, et avoir le sommeil léger² comme les animaux, qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point: Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles, qui ont pour objet principal l'attaque et la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal: Au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse et la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté, qui exclud en lui toute espèce de délicatesse; et ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher et le goût d'une rudesse extrême³; la veüe, l'ouïe et l'odorat de la plus grande subtilité: Tel est l'état animal en général, et c'est aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la

* Il peut y avoir à ceci quelques exceptions. Celle, par exemple de cet animal de la province de Nicaragua qui ressemble à un Renard, qui a les pieds comme les mains d'un homme, et qui, selon Corréal⁴, a sous le ventre un sac où la mere met ses petits lorsqu'elle est obligée de fuir. C'est sans doute le même animal qu'on appelle Tlaquatzin au Mexique, et à la femelle duquel Laët⁵ donne un semblable sac pour le même usage. (Ed. 1782.)

plûpart des Peuples Sauvages¹. Ainsi il ne faut point s'étonner, que les Hottentots du Cap de Bonne Espérance découvrent, à la simple veüe des Vaisseaux en haute mer d'aussi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens, ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité, aiguïsent leur goût à force de Piment, et boivent les Liqueurs Européennes comme de l'eau².

Je n'ai considéré jusqu'ici que l'Homme Physique; Tâchons de le regarder maintenant par le côté Méta-physique et Moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature seule fait tout dans les opérations de la Bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Regle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un Bassin rempli des meilleures viandes, et un Chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dedaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer; C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort; parce que l'Esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la Nature se taît³.

Tout animal a des idées puis qu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la Bête que du plus au moins: Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête⁴; Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La Nature commande à tout animal, et la Bête obéit. L'homme

éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame¹ : car la Physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les Loix de la Mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans². Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la Bête même³? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive, et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles, et innocens; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même, et de la Nature (IX. *). Il seroit affreux d'être obligés de louer comme un être bien-faisant celui qui le premier suggera à l'habitant des Rives de l'Orenoque l'usage de ces Ais qu'il applique sur les tempes de ses Enfans, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbecilité, et de leur bonheur originel⁴.

L'Homme Sauvage, livré par la Nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de

l'élever ensuite fort au-dessus de celle là, commencera donc par les fonctions purement animales¹: (X.★) apercevoir et sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières, et presque les seules opérations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

Quoiqu'en disent les Moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux Passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi²: C'est par leur activité, que notre raison se perfectionne; Nous ne cherchons à connoître, que parce que nous désirons de jouir, et il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes se donneroit la peine de raisonner. Les Passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, et leur progrès de nos connoissances; car on ne peut désirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature; et l'homme Sauvage, privé de toute sorte de lumières, n'éprouve que les Passions de cette dernière espèce; Ses desirs ne passent pas ses besoins Physiques; (XI.★) Les seuls biens qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nourriture, une femelle, et le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur, et la faim; Je dis la douleur, et non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, et la connoissance de la mort, et de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale³.

Il me seroit aisé, si cela m'étoit nécessaire, d'appuier ce sentiment par les faits, et de faire voir, que chez toutes les Nations du monde, les progrès de l'Esprit se sont précisément proportionnés aux besoins, que les Peuples avoient reçus de la Nature, ou auxquels les circonstances les avoient assujétis, et par consequent aux passions, qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans, et s'étendant avec les débordemens du Nil; Je suivrois leur progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître, et s'élever jusqu'aux Cieux parmi les Sables, et les Rochers de l'Attique, sans pouvoir prendre racine sur les Bords fertiles de l'Eurotas; Je remarquerois qu'en général les Peuples du Nord

sont plus industrieux que ceux du midi, parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être¹, comme si la Nature vouloit ainsi égaliser les choses, en donnant aux Esprits la fertilité qu'elle refuse à la Terre.

Mais sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire, qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme Sauvage la tentation et les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main, et il est si loin du degré de connoissances nécessaire pour désirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curiosité². Le spectacle de la Nature lui devient indifférent, à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre, ce sont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; et ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la Philosophie dont l'homme a besoin, pour savoir observer une fois ce qu'il a vû tous les jours. Son ame, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle³, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, et ses projets bornés comme ses vûes, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraybe : Il vend le matin son lit de Coton, et vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine⁴.

Plus on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards ; et il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû par ses seules forces, sans le secours de la communication, et sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du Ciel ? Combien ne leur a-t-il pas falu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément ? Combien de fois ne l'ont ils pas laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire ? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert ? Que dirons nous de l'agriculture, art qui demande tant de travail et de prévoyance ; qui tient à d'autres arts, qui très évidemment n'est prati-

quable que dans une société au moins commencée, et qui ne nous sert pas tant à tirer de la Terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela, qu'à la forcer aux préférences, qui sont le plus de notre goût ? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié, que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir; supposition qui, pour le dire en passant, montreroit un grand avantage pour l'Espèce humaine dans cette manière de vivre; Supposons que sans forges, et sans Ateliers, les instrumens du Labourage fussent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins, qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la Terre, semer les grains, et planter les Arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le Bled, et de mettre le raisin en fermentation; toutes choses qu'il leur a falu faire enseigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux mêmes¹; quel seroit après cela, l'homme assés insensé pour se tourmenter à la culture d'un Champ qui sera dépouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moisson conviendra; et comment chacun pourra-t-il se resoudre à passer sa vie à un travail penible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire ? En un mot, comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la Terre, tant qu'elle ne sera point partagée entre eux, c'est-à-dire, tant que l'état de Nature ne sera point anéanti ?

Quand nous voudrions supposer un homme Sauvage aussi habile dans l'art de penser que nous le font nos Philosophes; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnemens très abstraits, des maximes de justice et de raison tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de son Createur; En un mot, quand nous lui supposerions dans l'Esprit autant d'intelligence, et de lumières qu'il doit avoir, et qu'on lui trouve en effet de pesanteur et de stupidité, quelle utilité retireroit l'Espèce de toute cette Métaphisique, qui ne pourroit se communiquer et qui periroit avec l'individu qui

l'auroit inventée ? Quel progrès pourroit faire le Genre humain éparé dans les Bois parmi les Animaux ? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner, et s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni Domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient, peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoître, et sans se parler¹ ?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole ; Combien la Grammaire exerce, et facilite les opérations de l'Esprit ; et qu'on pense aux peines inconcevables, et au tems infini qu'a dû coûter la première invention des Langues ; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, et l'on jugera combien il eût falu de milliers de Siècles, pour développer successivement dans l'Esprit humain les Opérations, dont il étoit capable.

Qu'il me soit permis de considerer un instant les embarras de l'origine des Langues². Je pourrois me contenter de citer ou de repeter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, et qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ses réflexions devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet³. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires ; car les Hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable⁴. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues sont nées dans le commerce domestique des Peres, des Meres, et des Enfans ; mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce seroit commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'Etat de Nature, y transportent les idées prises dans la Société, voyent toujours la famille rassemblée dans une même habitation, et ses membres gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs

les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni Maison (*a*), ni Cabanes¹, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hazard, et souvent pour une seule nuit; les mâles, et les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, et le desir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire : Ils se quittoient avec la même facilité; (XII. *) La mere allaitoit d'abord ses Enfans pour son propre besoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur; sitôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la Mere elle même; Et comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre (*b*) de vûe, ils en étoient bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'Enfant ayant tous ses besoins à expliquer, et par conséquent plus de choses à dire à la Mere, que la Mere à l'Enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands fraix de l'invention, et que la langue qu'il employe doit être en grande partie son propre ouvrage²; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante, et vagabonde qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la consistance; car de dire que la Mere dicte à l'Enfant les mots, dont il devra se servir pour lui demander telle, ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment.

Supposons cette première difficulté vaincue : Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de Nature et le besoin des Langues; et cherchons, en les supposant nécessaires, (XIII. *) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les Hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole³; et quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à sçavoir quels ont pû être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix, de sorte qu'à peine peut-on for-

mer des conjectures supportables sur la naissance de cet Art de communiquer ses pensées, et d'établir un commerce entre les Esprits : Art sublime qui est déjà si loin de son Origine, mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection, qu'il n'y a point d'homme assés hardi, pour assurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le tems amene nécessairement seroient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiroient des académies ou se tairoient devant elles, et qu'elles pourroient s'occuper de cet objet épineux durant des siècles entiers sans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallut persuader des hommes assemblés, est le cri de la Nature¹. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus moderés. Quand les idées des hommes commencèrent à s'étendre et à se multiplier, et qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchèrent des signes plus nombreux et un langage plus étendu : Ils multiplièrent les inflexions de la voix, et y joignirent les gestes, qui, par leur Nature, sont plus expressifs, et dont le sens depend moins d'une détermination antérieure². Ils exprimoient donc les objets visibles et mobiles par des gestes, et ceux qui frappent l'ouye, par des sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guères que les objets présens, ou faciles à décrire, et les actions visibles; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, et qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes insitués; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, et d'une manière assés difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, et plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, et que la parole

paroît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole¹.

On doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent usage, eurent dans leur Esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on employe dans les Langues déjà formées, et qu'ignorant la Division du Discours en ses parties constitutives, ils donnèrent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entière². Quand ils commencèrent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, et le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de genie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres,* l'infinif fut le seul tems des verbes³, et à l'égard des adjectifs⁴ la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif est un mot abstrait, et que les abstractions sont des Opérations pénibles et peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres, et aux Espèces, que ces premiers Instituteurs n'étoient pas en état de distinguer; et tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la Nature. Si un Chêne s'appelloit A, un autre Chêne s'appelloit B**⁵ : de sorte que plus les connoissances étoient bornées, et plus le Dictionnaire devint étendu⁶. L'embarras de toute cette Nomenclature ne put être levé facilement : car pour ranger les êtres sous des dénominations communes, et génériques, il en falloit connoître les propriétés et les différences; il falloit des observations, et des définitions, c'est-à-dire, de l'Histoire Naturelle et de la Métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir⁷.

D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'Esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend⁸. Quand un Singe va sans hésiter d'une noix à l'autre,

* le présent de l'infinif. (Ed. 1782.)

** car la premiere idée qu'on tire de deux choses, c'est qu'elles ne sont pas la même; et il faut souvent beaucoup de tems pour observer ce qu'elles ont de commun. (Ed. 1782.)

pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, et qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, et ses yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir.¹ Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, et s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voyent de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du Triangle vous en donne la véritable idée : Sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel Triangle et non pas un autre, et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales ; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencèrent à étendre leurs idées et à généraliser leurs mots, l'ignorance des Inventeurs dut assujétir cette méthode à des bornes fort étroites ; et comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connoître les genres et les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces et de genres, faute d'avoir considéré les Êtres par toutes leurs différences. Pour pousser les divisions assez loin, il eut fallu plus d'expérience et de lumière qu'ils n'en pouvoient avoir, et plus de recherches et de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or si, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles espèces qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect ! Quant aux Classes primitives et aux notions les plus

générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore : Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'esprit, de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si long tems, ont bien de la peine à les entendre eux mêmes, et que les idées qu'on attache à ces mots étant purement Métaphysiques, ils n'en trouvoient aucun modèle dans la Nature ?

Je m'arrête à ces premiers pas, et je supplie mes Juges de suspendre ici leur Lecture; pour considérer, sur l'invention des seuls substantifs Physiques, c'est-à-dire, sur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reste à faire, pour exprimer toutes les pensées des hommes, pour prendre une forme constante, pouvoir être parlée en public, et influer sur la Société : Je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, et de connoissances pour trouver les nombres, (XIV. *) les mots abstraits, les Aoristes, et tous les tems des Verbes, les particules, la Sintaxe, lier les Propositions, les raisonnemens, et former toute la Logique du Discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues ayent pû naître, et s'établir par des moyens purement humains¹, je laisse à qui voudra l'entreprendre, la discussion de ce difficile Problème, lequel a été le plus nécessaire, de la Société déjà liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établissement de la Société.

Quoiqu'il en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la Nature de rapprocher les Hommes par des besoins mutuels, et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, et combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens². En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi dans cet état primitif un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un Loup de son semblable³, ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entr'eux des conditions. Je sçai qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état⁴; et s'il est vrai, comme je crois

l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des Siècles, avoir le désir, et l'occasion d'en sortir, ce seroit un Procès à faire à la Nature, et non à celui qu'elle auroit ainsi constitué; Mais, si j'entends bien ce terme de *miserable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse et la souffrance du Corps ou de l'ame : Or je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre, dont le cœur est en paix, et le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie Civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent ? Nous ne voyons presque autour de nous que des Gens qui se plaignent de leur existence; plusieurs mêmes qui s'en privent autant qu'il est en eux, et la réunion des Loix divine et humaine suffit à peine pour arrêter ce desordre : Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie et à se donner la mort ? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme Sauvage, ébloui par des lumieres, tourmenté par des Passions, et raisonnant sur un état différent du sien¹. Ce fut par une Providence très sage, que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues et à charge avant le tems, ni tardives, et inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de Nature, il n'a dans une raison cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

Il paroît d'abord que les hommes dans cet état n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale; ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, et n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, et vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la Nature² : Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement, que nous pourrions porter sur une telle situation, et de nous defier de nos Préjugés, jusqu'à ce que, la Balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi

les hommes civilisés, ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes, ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire, ou s'ils ne seroient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, et de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'allons pas surtout conclure avec Hobbes que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant, qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu, qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir, ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vû le défaut de toutes les définitions modernes du droit Naturel : mais les conséquences qu'il tire de la sienne montrent qu'il la prend dans un sens, qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'état de Nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conséquent le plus propre à la Paix, et le plus convenable au Genre-humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme Sauvage, le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la Société, et qui ont rendu les Loix nécessaires¹. Le méchant, dit-il, est un *Enfant robuste*²; Il reste à savoir si l'Homme Sauvage est un *Enfant robuste*; Quand on le lui accorderoit, qu'en concluroit-il? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit aussi dépendant des autres que quand il est foible, il n'y a sorte d'excès auxquels il ne se portât, qu'il ne battît sa Mère lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle, qu'il n'étranglât un de ses jeunes freres, lorsqu'il en seroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre lorsqu'il en seroit heurté ou troublé; mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de Nature qu'être robuste et dépendant; L'Homme est foible quand il est dépendant, et il est émancipé avant que d'être robuste.

Hobbes n'a pas vû que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de sorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas méchans précisément, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons; car ce n'est ni le développement des lumières, ni le frein de la Loi, mais le calme des passions, et l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire; *tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quam in his cognitio virtutis*¹. Il y a d'ailleurs un autre Principe que Hobbes n'a point apperçû et qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet amour, (XV. *) tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu Naturelle, qu'ait été forcé de reconnoître le Detracteur le plus outré des vertus humaines². Je parle de la Pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles, et sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si Naturelle que les Bêtes mêmes en donnent quelquesfois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des Mères pour leurs petits, et des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les Chevaux à fouler aux pieds un Corps vivant; Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son Espèce: Il y en a même qui leur donnent une sorte de sepulture; Et les tristes mugissemens du Bétail entrant dans une Boucherie, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la *Fable des Abeilles*³, forcé de reconnoître l'homme pour un Etre compatissant et sensible, sortir dans l'exemple qu'il en donne, de son stile froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une Bête féroce⁴, arrachant un Enfant du sein de sa Mère, brisant sous sa dent meurtrière les foibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet Enfant. Quelle affreuse

agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette veüe, de ne pouvoir porter aucun secours à la Mère évanouïe, ni à l'Enfant expirant?

Tel est le pur mouvement de la Nature, antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir et pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel, qui, s'il étoit à la place du Tiran, aggraveroit encore les tourmens de son ennemi*. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vû que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la Clemence, l'Humanité, sinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général? La Bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux? Quand il seroit vrai que la commiseration ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre¹, sentiment obscur et vif dans l'homme Sauvage, développé, mais foible dans l'homme Civil, qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet, la commiseration sera d'autant plus énergique que l'animal Spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant : Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de Nature que dans l'état

* (a) semblable au sanguinaire Sylla², si sensible aux maux qu'il n'avoit pas causés, ou à cet Alexandre de Phère³ qui n'osoit assister à la représentation d'aucune tragédie, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant de citoyens qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

*Mollissima corda
Humano generi dare se Natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit.* (Ed. 1782.)

de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour propre¹, et c'est la réflexion qui le fortifie; C'est elle qui replie l'homme sur lui-même; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige : C'est la Philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant, peris si tu veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du Philosophe, et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenestre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter² un peu, pour empêcher la Nature qui se revolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme Sauvage n'a point cet admirable talent; et faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'Humanité. Dans les Emeutes, dans les querelles des Rues, la Populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne : C'est la canaille, ce sont les femmes des Halles, qui séparent les combattants, et qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger³.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle, qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir : c'est elle qui, dans l'état de Nature, tient lieu de Loix, de mœurs, et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix : C'est elle qui détournera tout Sauvage robuste d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs⁴ : C'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée; *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*⁵, inspire à tous les Hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente. *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible.* C'est en un mot dans ce sentiment Naturel, plutôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoi qu'il puisse appartenir à Socrate, et aux Esprits de sa trempe, d'acquiescer de la vertu par raison, il y a longtems que le Genre-

humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives, et un frein si salutaire, les hommes plutôt farouches que méchans, et plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux¹ : Comme ils n'avoient entre eux aucune espèce de commerce; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien et du mien, ni aucune véritable idée de la justice; qu'ils regardoient les violences, qu'ils pouvoient essayer, comme un mal facile à réparer, et non comme une injure qu'il faut punir, et qu'ils ne songeoient pas même à la vengeance, si ce n'est peut-être machinalement et sur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes, si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la Pâture : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reste à parler.

Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse, qui rend un sexe nécessaire à l'autre, passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, et qui dans ses fureurs semble propre à détruire le Genre-humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée et brutale, sans pudeur, sans retenue, et se disputant chaque jour leurs amours au prix de leur sang ?

Il faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes, plus les Loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres, et les crimes que celles-ci causent tous les jours parmi nous, montrent assés l'insuffisance des Loix à cet égard, il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les Loix mêmes; car alors, quand elles seroient capables de les réprimer, ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

Commençons par distinguer le moral du Physique dans le sentiment de l'amour². Le Physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre; Le moral est ce qui détermine ce désir et le fixe sur un seul objet

exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice; né de l'usage de la société, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur empire, et rendre dominant le sexe qui devrait obéir¹. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir, et sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour lui : Car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité et de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration, et d'amour, qui, même sans qu'on s'en apperçoive, naissent de l'application de ces idées; il écoute uniquement le temperament qu'il a reçu de la Nature, et non le goût* qu'il n'a pu acquérir, et toute femme est bonne pour lui².

Bornés au seul Physique de l'amour, et assés heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment et en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment et moins vivement les ardeurs du temperament et par consequent avoir entre eux des disputes plus rares, et moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs Sauvages³; chacun attend paisiblement l'impulsion de la Nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur, et le besoin satisfait, tout le désir est éteint.

C'est donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes; et il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entrégorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à l'expérience, et que les Caraïbes, celui de tous les Peuples existans, qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de Nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, et les moins sujets à la jalousie⁴, quoique vivant sous un Climat brulant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

* le dégoût. (Ed. 1782.)

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs espèces d'animaux, des combats des Mâles qui ensanglantent en tout tems nos basses cours ou qui font retentir au Printems nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les espèces où la Nature a manifestement établi dans la puissance relative des Séxes d'autres rapports que parmi nous : Ainsi les combats des Cocqs ne forment point une induction pour l'espèce humaine. Dans les espèces, où la Proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles eu égard du nombre des Mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la première cause ; car si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq sixièmes : Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles¹, et où l'on n'a jamais observé que même parmi les Sauvages les femelles ayent, comme celles des autres espèces, des tems de chaleur et d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de desordre, et de combat : moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine où l'amour n'est jamais périodique². On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de Nature ; et quand même on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissensions ne détruisent point les autres espèces, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre, et il est très apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage (*a*) qu'elles ne font dans la Société, surtout dans les Pays où les Mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des Amans et la vengeance des Époux causent chaque jour des Duels, des Meurtres, et pis encore ; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultères, et où les Loix même de la continence et de l'honneur étendent nécessairement la débauche, et multiplient les avortemens.

Concluons³ qu'errant dans les forêts sans industrie,

sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons (*a*), sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, et se suffisant à lui même, n'avoit que les sentimens et les lumières propres à cet état, qu'il ne sentoit que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, et que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoissoit pas même ses Enfans. L'art péroissoit avec l'inventeur; Il n'y avoit ni éducation ni progrès, les générations se multiplioient inutilement; et chacune partant toujours du même point, les Siècles s'écouloient dans toute la grossièreté des premiers âges, l'espèce étoit déjà vieille, et l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si longtems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs et des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, et montrer dans le tableau du véritable état de Nature combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité¹ et d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

En effet, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude et des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la Société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière dure ou efféminée dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'Esprit, et non seulement l'éducation met de la différence entre les Esprits cultivés, et ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture; car qu'un Géant, et un Nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un et l'autre donnera un nouvel avantage au Géant. Or si l'on compare la diversité prodigieuse d'éducatons et de genres de vie qui régne dans les différens ordres de l'état civil, avec la simplicité et l'uniformité de la vie animale et sauvage, où tous se nourrissent des mêmes alimens, vivent de la même

manière, et font exactement les mêmes choses, on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de Nature que dans celui de société, et combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.

Mais quand la Nature affecteroit dans la distribution de ses dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireroient ils, au préjudice des autres, dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune sorte de relation entre eux ? Là où il n'y a point d'amour, de quoi servira la beauté¹ ? Que sera (a) l'esprit à des gens qui ne parlent point, et la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression. Les uns domineront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous, mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes Sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude, et domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'ancre qui lui servoit d'azile ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, et quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre ; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assés supérieure à la mienne, et, de plus, assés dépravé, assés paresseux, et assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif ? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de veüe un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue : c'est-à-dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, et que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relâche-t-elle un moment ? Un bruit imprevu lui fait il détourner la tête ? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, et il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit

voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes et des besoins reciproques qui les unissent¹, il est impossible d'asservir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre; situation qui n'existant pas dans l'état de Nature, y laisse chacun libre du joug et rend vaine la Loi du plus fort.

Après avoir prouvé que l'Inégalité est à peine sensible dans l'état de Nature, et que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine, et ses progrès dans les développemens successifs de l'Esprit humain. Après avoir montré que la *perfectibilité*², les vertus sociales, et les autres facultés que l'homme Naturel avoit reçues en puissance, ne pouvoient jamais se développer d'elles mêmes, qu'elles avoient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître, et sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition (a) primitive; il me reste à considérer et à rapprocher les différens hazards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, et d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons³.

J'avoue que les événemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses et les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, et dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

Ceci me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des événemens; sur la puissance surprenante des causes très-légères lorsqu'elles agissent sans relâche⁴; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypothèses, si de l'autre on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires, inconnus ou regardés

comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient; c'est à la Philosophie à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier; Enfin sur ce qu'en matière d'évenemens la similitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges : il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.